

Larbi Ramdani

*The Songs of Salt: Memoir of a Harrag* (Working title)

أناشيد الملح: سيرة حراڭ

Translation by Lotfi Nia (French)

## LES HYMNES DE SEL, BIOGRAPHIE D'UN HARRAG

### Nous sommes tous Africains

Au bout d'une semaine, nous avons demandé au passeur de venir. Le soir-même il était là. Il nous a parlé d'une sortie prévue pour la fin de la semaine ou le début de la semaine d'après, il fallait attendre que le temps se calme. Un soir, c'est son adjoint, le jeune Kurde qui nous avait accueillis le premier jour, qui est venu nous dire de nous tenir prêts pour un départ imminent. Quelques heures plus tard, il nous a demandé de sortir et de le suivre dans une rue qui débouchait sur une autre, qui conduisait au bout de la ville. Nous sommes arrivés dans une zone quasi désaffectée. Après quelques instants de flottement, il nous a dit de monter dans un bus qui était garé près d'un immeuble décrépi ; à l'intérieur, il y avait des familles irakiennes. D'autres gens n'ont pas tardé à venir, des Africains et des Syriens. Un autre passeur est arrivé, il nous a dit d'éviter de faire du bruit. Après une longue attente et l'arrivée de *nafrat* (de nouveaux candidats à l'exil), le bus a fini par partir. Une voiture avançait le bus, une sorte de voiture de reconnaissance que notre chauffeur a suivi tout au long du trajet de 200 km au cours duquel nous nous sommes arrêtés deux fois, la première à cause d'un barrage de police volant, vers minuit, et la seconde sur ordre de la voiture de reconnaissance qui épiait la mer. Quand le bus s'est arrêté dans une station service abandonnée, nous sommes descendus nous soulager et fumer. Le vent était très froid, nous sommes remontés dans le bus, au milieu des pleurs des enfants. Devant moi, une petite syrienne avec sa mère tremblait de froid. Impossible de dormir. Je n'ai pas senti le bus repartir et on a roulé longtemps. Quand j'ai entendu la voix de mes compagnons me réveiller, le chauffeur, un Turc grand et chauve, nous demandait de descendre rapidement en répétant une expression d'arabe oriental : « Yalla, yalla ».

Nous avons été assaillis par un violent vent froid en descendant du bus. Nous nous sommes éloignés de la route pour nous retrouver dans un champ d'oliviers. Le vent était impitoyable. Cruel ! Sur la plage, ces gens étaient tout au plus des projets de migration, de différentes nationalités, ils avaient tout perdu sauf quelques rêves maintenant qu'ils avaient fui les guerres et des patries

rongées par la corruption et l'enfer des trahisons. Leurs mains tremblaient en manipulant en douce leurs téléphones, à l'insu du passeur, pour envoyer un dernier message à la famille et à ceux qu'ils aimaient, avant d'envelopper l'appareil dans un sac plastique pour le protéger de l'eau. Nous étions des morts en puissance, une proie pour les appétits de la monstrueuse mer Égée. On a enfilé les gilets de sauvetage qu'on avait achetés à Basmane. J'ai fumé une dernière cigarette, loin du passeur, et un bateau pneumatique est apparu. C'était impossible, il était beaucoup trop petit pour le nombre de passagers. On était une trentaine, plus. Il ne sert à rien de protester dans ce genre de situations, ça ne change rien. Les enfants ont embarqué les premiers, en poussant des cris, peut-être parce que c'était la nuit ou alors parce qu'ils se retrouvaient avec des gens qu'ils ne connaissaient pas. Ça a ensuite été le tour des femmes. Le passeur s'est mis à entasser les *nafrat* à l'intérieur. Mon tour est arrivé, je suis entré dans l'eau, qui était très froide, je me suis trempé et j'ai eu du mal à trouver une place où m'asseoir. Nous sommes restés là dans la solitude qu'imposent la mer et ses vrombissements terrifiants.

Le pneumatique a démarré lentement, nous voyions les lumières de la ville. La mer est effrayante, la nuit. Nous étions assaillis par les vagues. Déchiquetés par le froid. J'ai allumé une cigarette que j'ai partagée avec un ami. Les autres passagers aussi tremblaient de froid et, quand on essayait d'engager la conversation, on se faisait rabrouer, il fallait garder le silence. Un petit, irakien – j'apprendrais par la suite qu'il était originaire de la ville d'Amarah dans le sud de l'Irak –, récitait des incantations chiites qui faisaient « Ya Hussein... » Il était complètement mouillé après que le bateau eut été submergé à plusieurs reprises par une vague.

Deux heures après avoir pris la mer, les vagues sont devenues plus fortes et on s'est aperçus qu'il n'y avait pas assez d'essence. Le capitaine n'a pas eu le choix, il a appelé ses collègues : nous devions retourner sur la plage pour faire le plein. Sur la rive, nous étions attendus par la voiture de reconnaissance de laquelle sont descendus un jeune gars avec un fusil de chasse et un autre type qui était en short malgré le froid. L'homme en short s'est mis à hurler et à prendre violemment à parti le capitaine du pneumatique ; il nous ont dit qu'on devait retourner sur la plage, puis il est lui-même monté dans le pneumatique, a démonté le moteur qu'il a mis dans la voiture, avant de décamper en vitesse. Nous apprendrions plus tard que la gendarmerie turque était à ses trousses. Nous avons aussi su que le projet était de nous emmener vers Mytilène à Lesbos qui est relativement plus loin des côtes turques que Samos et Chios. Au milieu des remous, dans la lumière de l'aube et dans le froid, nous avons aidé les femmes et les enfants à rejoindre la rive. Nous étions complètement trempés et transis. À peine avions-nous la force de marcher après être restés assis pendant des heures dans un bateau plein d'eau ; et puis il y avait la terreur que la mer Égée vous inspire, ce monstre immémorial, insatiable et fourbe qui fait de ses victimes un festin pour les algues.

La fuite de la voiture de reconnaissance et du capitaine du pneumatique nous laissait seuls face à la mer et à ses vagues énormes et brutales. Peut-être était-elle furieuse qu'on ait échappé à son vaste appétit. Nous avons péniblement fait quelques pas sur la terre ferme ; pour ainsi dire rendus impotents par le froid, et épuisés par une sortie en mer inachevée qui ouvrait devant nous un gouffre d'appréhensions, nous cheminions entre les oliviers. Dans une région inconnue, avec des téléphones qui avaient pris l'eau et avaient besoin d'être séchés pour fonctionner, nous avons commencé par ramasser des herbes et des branches d'olivier humides, et tant bien que mal nous avons réussi à allumer un feu dont les flammes se sont mises à caresser nos corps gelés et les vêtements alourdis par le poids de l'eau de mer. J'ai observé les Irakiens à côté de nous ; les cris de panique qui s'étaient emparés des enfants et des femmes tout le temps qu'on avait été en mer s'étaient évanouis, peut-être que leur expérience de la dureté de la vie et les catastrophes qu'ils avaient connues en Irak les disposaient-ils à s'adapter à des imprévus de ce genre. Ils étaient blêmes, avaient des mines tristes, leurs regards étaient exténués et brisés, leurs lèvres tremblaient. Et puis ils ont commencé à sortir de leurs bagages des bouteilles d'eau, des bonbons et des fruits. Une dame s'est mise à changer son enfant, j'ai trouvé la scène extrêmement triste. J'avais pitié des enfants qui se retrouvaient dans des conditions d'inhumanité pareilles, et je ne savais pas à qui en vouloir. Était-ce de la faute des parents qui les mettaient ainsi en danger ou des pays qu'ils avaient fuis ? Et comment ne pas blâmer le Ciel qui restait insensible à leurs souffrances et ne punissait pas leurs bourreaux et les gouvernements corrompus qui les avaient poussés à fuir des patries sinistrées ? Il y avait parmi nous un homme, un trentenaire, que j'ai trouvé très impressionnant : il ne s'était pas laissé ébranler, pas un seul instant durant notre sortie il n'avait perdu ses moyens et il avait été un soutien constant pour sa femme, ses enfants, sa sœur et sa mère.

Nous étions autour du feu, quand une dame syrienne est venue nous parler, elle était avec sa fille. Compte tenu de ce que nous avons traversé, elle semblait calme. Elle avait ramassé du bois pour trouver une chaleur que ce monde injuste ne lui avait jamais dispensée. Elle nous a confié avec amertume sa déception ; elle avait échoué plusieurs fois à atteindre la Grèce où l'attendait son mari, mais malgré tout elle était prête à réessayer, malgré les risques et les pertes financières. Nous étions entre la mer et la route, et de temps en temps nous voyions passer une voiture ou un camion transportant des femmes qui allaient s'occuper de la cueillette des olives. Les gens qui passaient nous regardaient, l'air intrigué. Nous sommes restés là à nous réchauffer et à nous demander si nous devions fuir vers la montagne voisine et, de là, retourner à Basmane, mais une voiture de gendarmerie, sortie de nulle part, a interrompu nos plans. Deux gendarmes sont venus vers nous et nous ont demandé de rejoindre les autres. Nous nous sommes mis en rang, les uns derrière les autres, le gendarme en chef nous a comptés et a commencé à nous poser des questions sur notre

identité, les pays d'où nous venions et les noms des passeurs. Personne ne lui a répondu. Il parlait turc avec quelques mots approximatifs d'anglais. Avant de partir, les passeurs nous avaient expliqué que nous devions dire que nous étions syriens, pour éviter des démarches de police qui aboutissaient souvent à plusieurs mois de prison pour les autres nationalités, et surtout pour les Africains et les Algériens. Et il ne fallait pas donner le nom des passeurs.

Un gendarme aux yeux bleus et durs essayait, dans un langage brusque, de nous soutirer un début de piste pour remonter jusqu'au passeur. Il n'arrêtait pas de répéter le mot *qachqaji*, autrement dit passeur. Il inscrivait nos noms, ceux de nos parents et de notre pays d'origine. Je me souviens que ce gendarme se montrait particulièrement agressif avec moi, il me provoquait sans arrêt, peut-être parce que je ressemble à un Turc m'a dit un autre gendarme, ou peut-être parce qu'il se faisait des idées quelconques et fausses sur moi. Il a essayé de me prendre à parti physiquement et s'est mis à hausser la voix. Il était persuadé que le passeur était parmi nous.

J'ai été tenté de lui mettre mon poing dans la figure et de l'étaler par terre ; il était plus petit que moi et ses manières me donnaient très envie de lui refaire le portrait. Et puis ils n'étaient que deux et nous, les Algériens, étions trois ; nous aurions facilement pu disposer d'eux et nous enfuir comme l'avaient fait avant nous d'autres jeunes algériens qui s'en étaient pris à des gendarmes turcs, auxquels ils avaient volé leurs armes avant de s'échapper. Le type qui voyageait avec moi m'a fait un clin d'œil pour me faire comprendre qu'il valait mieux ignorer ces provocations et ne pas basculer dans l'inconnu. Pour finir, j'ai dit que je m'appelais Fadi Hassan et que je venais de Syrie.

Quand le gendarme a terminé de prendre nos noms, nous avons vu arriver deux bus dans lesquels nous sommes montés, direction la gendarmerie de Kusadasi, une ville côtière. Nous sommes restés à l'extérieur du poste, qui donne directement sur la mer ; un soleil paresseux montrait le bout de son nez. Nous tremblions encore et il n'y avait plus de cigarettes. Je contemplais la mer et un vieux bateau échoué sur lequel je me suis particulièrement attardé, peut-être parce que nous aussi nous étions des destins échoués et brisés. Il y avait avec nous une dame irakienne belle et épuisée ; ses deux enfants naviguaient autour d'elle et n'arrêtaient pas de poser des questions, ils répétaient les prénoms Ali, Kerrar et Hadi. Leur innocence semblait leur avoir été arrachée par la sauvagerie du monde. Cette femme avait l'air insensible au destin qui était devenu le sien, elle avait deux grands yeux tristes qui erraient dans le vague ; je l'ai entendue balbutier dans son accent irakien : « Maman ! Quelle humiliation ! »

Au bout d'une heure dans le jardin de la gendarmerie, nous avons été appelés un par un. Le premier a été un jeune Irakien. Son interrogatoire a duré longtemps ; et quand il est sorti, on s'est attroupés autour de lui et il nous a raconté qu'ils lui avaient demandé de leur révéler l'identité du passeur, ils lui avaient montré plusieurs photos et il devait désigner la personne avec qui il avait été

en contact. Je me suis dit que ces interrogatoires ne rimaient à rien, ça n'avait aucun sens. Les gendarmes ont ensuite fait venir un Syrien qui vivait sur place pour nous traduire. C'était un jeune type de Daraa, la ville-étincelle de la révolution syrienne. Il était très poli et compatissant. Heureusement, ils ne nous ont pas fouillés, j'avais un faux passeport français avec mon vrai nom. Ils ne nous ont même pas pris nos téléphones. J'ai appelé le passeur à Istanbul et je lui ai exposé la situation. Il a répondu que nous serions relâchés au bout de quelques heures. Et il en irait effectivement ainsi.

Mon tour est venu d'être interrogé. Le gendarme ne m'a posé aucune question ; le traducteur syrien s'est contenté de me tendre un papier écrit en turc où figurait mon identité ; et il m'a demandé de signer, puis de sortir. Le traducteur a quitté avec moi le bureau et m'a demandé : « Tu es d'où en Syrie, mon frère ? – De Daraa, j'ai fait. – Et tu connais la famille... – Oui. – Tu as des nouvelles d'eux ? il a poursuivi. » Pour couper court à cette conversation et pour éviter qu'il découvre mon accent algérien, j'ai répondu : « Ah ! Cette famille-là, qu'ils reposent en paix. Bachar les a bombardés avec des barils. » Il a sombré dans le silence, un petit moment, puis s'est mis à répéter que c'était terrible et que nos destins étaient entre les mains de Dieu.

Quand ils ont fini d'interroger tout le monde, ils nous ont fait remonter dans le bus, sans nous dire où nous serions conduits. J'ai demandé une cigarette au chauffeur, qui s'est mis à me causer. Je ne connais quelques mots en turc ; il a voulu savoir combien on avait payé le passeur. J'ai fait celui qui ne comprenait pas et, pour mettre fin à la causerie, je lui ai lancé : « Kemal Atatürk is a good man. » Il a opiné fièrement. Ses yeux dégoulinants ne cessaient de reluquer les femmes à l'arrière ; avec ses grosses lunettes, on aurait dit qu'il dévorait ces corps vulnérables que la cruauté des destins avait jetés dans son pays.

Avec la chaleur soufflée par la climatisation du bus, je me suis très rapidement endormi. Nous ignorions notre destination jusqu'à ce que le bus s'arrête devant un centre d'hébergement pour réfugiés. Une grande pancarte, à l'entrée, laissait penser qu'il s'agissait d'un centre d'asile provisoire, autrement dit une prison chapeauté par l'Union européenne. Une dame, une Européenne, est venue nous dire, dans un anglais impeccable, que nous pouvions rester dans le centre ou nous acquitter des frais de transport pour être ramenés là d'où nous venions. Il y avait deux jeunes types et deux filles du Gabon et du Congo démocratique et nous trois, les Algériens ; on s'est demandé entre nous comment on devait négocier cette situation et on a fini par décider de payer le prix du retour à Basmane par le bus qui nous avait amenés. Nous nous sommes arrangés avec le gendarme et le responsable du centre d'hébergement.

L'Union européenne paye des millions d'euros par an à la Turquie pour limiter l'immigration irrégulière, et les Turcs créent des centres pour réfugiés qui n'offrent pas le moindre

service. Ce sont des camps inhumains. Toute personne qui y pénètre est consignée dans des listes envoyées à Bruxelles qui récompense les Turcs pour chaque personne franchissant la porte de ces centres. D'autres migrants, qui avaient plus d'expérience, nous ont expliqué que toutes ces histoires relevaient de la simple intimidation, un commerce autour de la souffrance des migrants. Je l'ai vu de mes yeux : dès que des migrants arrivent devant la porte d'un centre d'hébergement, les Turcs s'agitent, et des tractations s'engagent entre les chauffeurs de taxi, les gendarmes et le responsable du centre pour ramener les migrants à Izmir et se partager les sommes qui leur sont demandées.

*Extrait du chapitre « Nous sommes tous Africains », pp. 23 à 27*